

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1898)
Heft: 48

Artikel: Aux champs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248263>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

guère. De lui acheter des fleurs, il n'en était pas question, avec mes quatre sous de rente, et je me disais que la fosse commune a du bon puisque la Ville y entretient un carré de géraniums. Tout autour de nous il y avait des pierres chargées de couronnes. Aux jours de nettoyage, on jetait les plus vieilles sur la tombe de ma petite. Je les envoyais bien loin pour que rien de sale et d'usé ne la touchât ; et puis ça ne me tentait pas. C'est si laid, ces couronnes de perles ou de métal ; c'est lourd, c'est froid, ça n'allait pas à ses quinze ans.

Une nuit, un plant d'ortie se glissa vers la pierre et y étala sa verdure. Ça me fit un remords. Je me dis que la nature était moins marâtre que moi, puisqu'elle donnait à son enfant le meilleur de ses produits : car, toute rebu-tante qu'est l'ortie, il ne pousse rien de mieux sur le terrain pierreux de ce cimetière.

Ce jour là, je fus fautive. Mais depuis longtemps, Dieu me tentait. Oui, ma sœur, tout près de ma pauvre tombe, il y avait un grand caveau de marbre dont l'inscription datait de 1880. Jamais il n'y venait personne, excepté, une fois par mois, la femme du marbrier qui accrochait sur la porte des tas de guirlandes en fleurs naturelles. Comme elle avait fini par me connaître à force de me voir là, et qu'elle me souhaitait le bonjour en passant, je lui dis un matin :

— Vous voilà bien régulière, Madame Gallin. Combien donc vous paie-t-on pour ça ?

— Mille francs par an, me dit-elle. C'est un joli morceau ; mais ça se comprend. Ce sont des cousins éloignés que ce vieux-là a avantage sans les connaître, à seule fin de déshériter ses enfants.

— Comment le savez-vous ? lui demandai-je.

— Pardi ! répondit-elle, par les domestiques qui me paient mes notes.

Ça me resta dans l'esprit, et je me dis qu'une chose ainsi donnée n'avait vraiment pas de valeur pour le défunt ; et puis aussi, qu'on ne s'en prendrait pas à la marbrière des dégâts de son caveau, puisque personne n'y venait jamais voir. Voilà comment, le jour dont je vous parle, j'étais une rose qui fermait le milieu de la grande couronne, et je la plaçai sur ma fille, comme je lui en mettais les jours de fête, au croisement du fichu. La marbrière, un mois après, vit bien ce qui manquait à sa couronne, mais elle ne songea pas à m'accuser. Elle pensa que c'était quelque gamin, qui avait dû aller vendre ça pour dix sous, aux portes d'un théâtre.

Je recommencerais bien des fois à voler pour ma fille. Je cachais les fleurs derrière le rebord de sa pierre pour qu'on ne les vit pas. Un jour, pourtant je crus comprendre que le gardien me guettait, et je renonçai à mes larcins, résolument pour toujours. Mais voyez-vous, ma sœur, il ne faut jamais jurer de ces choses là. Ce matin, à l'occasion du jour de l'an, on est venu orner le caveau de six couronnes de gardenias plus belles les unes que les autres. Des gardenias !... c'était aussi trop terrible ! Juste la fleur que ma petite aimait tant ! Et je ne pouvais plus lui donner que ça pour ses étrennes... Vous me croirez si vous voulez, ma sœur, j'avais rêvé, la nuit, qu'elle m'en demandait ! Pouvais-je hésiter, après ça ? Une couronne de plus ou de moins, parmi tant d'autres, qu'est-ce que ça faisait ? Et, au contraire, ça faisait tellement, d'en avoir une sur cette pierre dénudée ! Le cœur battant, j'étendis la main et j'arrachai la plus belle guirlande... mais le gardien m'arrêta avant même que j'aie pu la donner à ma fille.

Voilà, ma sœur, tout ce qui s'est passé. Et maintenant je n'ai plus rien à dire. Qu'on me punisse si l'on veut, car je ne me repens pas de ce que j'ai fait.

Aux champs

Causerie agricole et domestique

Les rongeurs des récoltes. — Conservation du bois de sapin.

Qui ne connaît les dévastations des campagnols et des mulots dans les champs. Ces rongeurs qui y pullulent quelquefois ont pour premier ennemi, l'hiver : la saison froide en détruit un grand nombre, surtout par les pluies ; mais leur reproduction est telle que souvent cela ne suffit pas. On a calculé dit le journal d'agriculture, que le campagnol pouvait donner une reproduction de 200 jeunes pendant l'année ; avec une telle fécondité on comprend aisément que cela devient un vrai fléau. Comme ce sont des animaux nomades ainsi que les taupes, il faut ; pour arriver à une destruction qui en vaille la peine, que tous les agriculteurs d'une région s'entendent pour prendre des mesures générales.

Pour la destruction de ces animaux on emploie la souricière à trous au fond desquels on met un appât quelconque et que l'on tend au moyen d'un fil. Ce moyen est bon pour prendre quelques-uns de ces rongeurs, surtout dans les maisons, mais en plein champ, lorsqu'ils sont nombreux, il faut avoir recours à d'autres moyens.

Les campagnols, mulots ou souris des champs font de petits chemins que l'on distingue très bien sur la terre et qui aboutissent aux trous habités par ces animaux ; s'il n'y a pas de chemin aboutissant à un trou, on en fait un au moyen d'un manche à balai en appuyant fortement dessus avec les pieds. Au bout de ces chemins ont fait un trou de 10 à 15 centimètres de diamètre et de 30 à 35 centimètres de profondeur, dont les parois doivent être bien lisses, c'est dans ces trous que tombent les rongeurs qui n'en peuvent plus sortir. Le matin, on les assomme en grand nombre dans les trous ainsi faits.

Quelquefois on fait des petits monticules de menue paille dans lesquels les campagnols se réfugient la nuit et le matin de bonne heure après avoir versé un peu de pétrole sur ces tas, on y met le feu.

L'arsenic est un poison avec lequel on peut en détruire énormément, mais c'est dangereux à employer. Le grain arseniqué se prépare en l'enrobant de mélasse ; lorsqu'il est à peu près sec et gluant, on le saupoudre d'arsenic ou de strichnine. Ces grains jetés dans les trous que l'on rebouche d'un coup de talon, empoisonnent tous les rongeurs.

On peut encore avoir recours à un soufflet spécial dans lequel on fait brûler du soufre. On souffle dans les trous et si cette vapeur sulfureuse sort par un autre trou, on se hâte de le boucher, l'asphyxie des rongeurs est complète. On peut, au lieu de soufre, employer le sulfure de carbone qui est également très efficace.

Quand ces rongeurs deviennent trop nombreux, il ne faut pas hésiter à employer un des moyens indiqués ci-dessus pour les détruire, sans cela ils causent de grands dommages aux récoltes.

* * *

Le bois de sapin employé dans les constructions est rapidement détruit, lorsqu'il est exposé à l'extérieur, aux intempéries ou, à l'intérieur, à l'action de l'humidité, du champignon et des vermineux. La sève qui reste dans le bois, au moment de son emploi, est un des agents les plus actifs de sa décomposition, par la fermentation qu'elle provoque.

On a cherché bien des moyens de prolonger la durée du bois ; ces dernières années surtout, on a fait usage de carbolinum appliqué exté-

rieurement, comme une peinture ; mais on n'a pas tardé à reconnaître que cet enduit, outre que son odeur désagréable en restreint nécessairement l'usage, ne préserve que très imparfaitement les bois qu'il recouvre, parce que son action antiseptique est toute superficielle, et que cette surface ne tarde pas à se fendiller sous l'action du soleil, laissant ainsi pénétrer jusqu'au cœur l'air et la pluie, aussi facilement que si le bois fût resté dans son état naturel.

Il y a un nombre d'années, l'on employait dans la construction des chemins de fer des traverses en bois de hêtre imprégnées de créosote ; l'expérience a démontré que cette opération avait pour résultat, non seulement de permettre l'emploi d'une essence de bois qui, à l'état naturel, ne résiste pas à l'humidité pendant plus de deux ans, mais encore de lui donner une durée égale à celle du chêne.

Dès lors, on a appliqué la méthode d'imprégnation à d'autres essences de bois, en particulier au sapin ; après de nombreux essais, on a reconnu que la durée du sapin est plus que doublée par l'injection de sulfate de cuivre pur, faite sous pression, pendant que le bois est encore vert. Cette injection a pour effet de chasser la sève qui s'écoule par une des extrémités de la plante, et de la remplacer par la solution de sulfate de cuivre dont l'action antiseptique est bien connue.

Les administrations des télégraphes et des téléphones, des tramways électriques, etc. etc., n'emploient, depuis plusieurs années, pour supporter les fils ou câbles conducteurs, que des poteaux en sapin imprégnés de cette matière.

Le sapin imprégné peut s'employer bien avantageusement à quantité d'autres usages : poutres de rez de-chaussée exposées à l'humidité et au champignon, poutres d'étables, pavés d'écuries, clôtures de toute espèce, tuteurs, échelas, etc. On réalise par ce moyen une économie considérable, qui est surtout sensible lorsqu'il s'agit de parties de la construction exigeant beaucoup de main-d'œuvre, ou dont le remplacement cause de grands dérangements et par cela même de grands frais.

Actualités scientifiques.

Télégraphe sans fil.

Des expériences concluantes fort intéressantes de télégraphe sans fil viennent d'être faites devant le président de la République par M. Ducretet. Des dépêches envoyées par un manipulateur ordinaire de la tour Eiffel ont été parfaitement recueillies par un récepteur Morse placé près du Panthéon. Une distance de 4 kilomètres séparait ces deux appareils que ne reliait aucun fil.

Rappelons que l'on songe à utiliser ces résultats dans la marine pour permettre aux navires d'échanger des signaux entre eux ou avec les phares de la côte.

Photographie sous-marine.

M. Boutan de la Faculté de Paris vient de couronner ses travaux sur la photographie sous-marine par de brillants succès.

Les recherches commencées en 1893 n'avaient jusqu'alors donné que des résultats insignifiants.

Il vient dernièrement d'obtenir à 3 et 4 mètres de profondeur des photographies parfaitement nettes sans autre lumière que la lumière naturelle. On y distingue les poissons dont on pourrait à la loupe compter les écailles.

Ajoutons qu'il s'est fait photographier lui-même plongeant à une profondeur de trois mètres.